

Abnousse Shalmani, *Éloge du métèque*, © Éditions Grasset et Fasquelle, 2019.

Le métèque prend toute la place. Il étouffe toutes les autres composantes d'une personnalité. La gueule, la langue, les gestes, l'habit. C'est purement empirique, c'est la première chose que l'on remarque chez l'autre : le degré physique d'ailleurs. Nous connaissons tous un ami dont le père ou la mère, « Français d'origine », possède pourtant une gueule d'Arabe et a subi des insultes. Aujourd'hui, on brandit la photo qui prouve le malentendu avec fierté – c'est une bonne nouvelle : avant-hier encore on murmurait le désastre d'une gueule de métèque dans une lignée de souche, signe toujours sous-entendu d'une faute familiale, d'un adultère doublement honteux qui remonte à la surface de la peau.

La gueule de métèque, c'est le sparadrap du capitaine Haddock. Repérer l'étranger, le différent, est un réflexe universel de défense. Préserver l'intégrité du groupe est un instinct grégaire, et à l'approche d'un inconnu, on serre les rangs. Le métèque n'a pas le choix : soit il rassure, soit il assume. Soit il joue le jeu du cliché, soit il accepte l'opprobre d'être l'étranger. Le gentil métèque et le méchant métèque. Celui qui roule les r en réajustant son écharpe couleur locale sur un costume occidental et celui qui refuse même de dîner à la table de l'autochtone et continue de vivre comme là-bas.

Le métèque a le choix : que va-t-il faire de sa métèquerie ? Va-t-il s'en vanter ? La dissimuler ? L'exploiter ? C'est très encombrant, la métèquerie. [...]

La métèquerie c'est aussi une jeune femme, Algérienne de naissance, qui cherche à effacer tous les signes extérieurs de métèquerie : ses cheveux coupés ras, son absence de maquillage, le minimalisme de son uniforme, tee-shirt ou chemise blanche, jean, chaussures plates, talons discrets, régime draconien, changement de prénom, compagnon français. C'est un jeune homme métis, franco-sénégalais, plus blanc de peau que sa sœur, et qui compense son manque de noir par une coupe afro, des études d'histoire africaine, une épouse noire, qui rappelle, plus qu'il est nécessaire, la réalité plus foncée de sa couleur. C'est un jeune homme blond aux yeux bleus, la peau blanche, kabyle à Paris, prénom et

nom de là-bas, visage d'ici. Est-il vraiment des nôtres ? marmonnent, à son contact, les uns d'Algérie, les autres de France. Il n'a pas notre visage, disent les uns, il n'a pas notre sang, constatent les autres. Coincé, l'ami kabyle, trop blond pour les siens, trop louche pour les autres. On préfère généralement les métèques quand ils portent haut leurs stigmates. Celui qui n'en a pas l'air semble encore plus insidieux, trop caméléon ; il est louche. Il est rassurant d'avoir la gueule de l'emploi. Prendre ou laisser, valoriser ou dissimuler. Ce n'est jamais anodin, jamais innocent.

Le malentendu est inévitable avec le métèque : quand il assume, il constate très rapidement qu'il sonne faux ; quand il rejette, il n'existe qu'à demi. Le métèque se situe entre désir et rejet, se conformer et se libérer, là, quelque part, entre prendre et laisser, les bras ballants. Il devient parfois beaucoup plus simple de suivre le regard de l'autre, de s'habiller avec son reflet, de jouer le jeu qui s'impose. C'est le métèque passif, l'assimilé, celui qui est tout à fait la France, mais qui préserve quelques stigmates du pays natal, comme pour mieux se faire reconnaître. Ce peut être des bijoux de là-bas, un léger accent, une écharpe, le rappel des fêtes locales, etc. Rien de plus, rien qui pourrait effrayer l'autochtone.

Ou bien, exaspéré, mû par un orgueil nobiliaire, le métèque prend à bras-le-corps son origine et son statut pour en faire un drapeau, un sacerdoce, une carrière. C'est le métèque actif, l'assimilé qui refuse l'assimilation, même s'il en est le fruit, qui ne pardonne pas à son pays d'accueil le désastre de son pays d'origine et qui combat l'un avec l'autre, en refusant de constater la rupture en son sein.

Les deux seront déçus par le même artifice. Les métèques passifs deviennent des gigolos en se parant d'exotisme, tombent dans le folklore et virent grand-guignol. Les métèques actifs, loin de leur pays de naissance, et malgré tous leurs efforts de langue, de cuisine, d'entourage, vivent dans une pâle copie du pays natal. Dans un pays fantôme. Ils se bercent au son d'un pays disparu, figé dans leur mémoire, qui ne les reconnaîtrait plus. (717 mots)